

Au bas de ces rochers gigantesques qui surplombent l'abîme, un sentier a été tracé. Deux solitaires qui y cheminent nous produisent un effet de pygmées. Peut-être sont-ils de la lauré de Chouziba, fondée par le moine Jean. De nombreux corbeaux voltigent sur le sombre ravin. Que l'homme doit se sentir près de Dieu dans ces effrayantes solitudes !

A une heure nous arrivons au Khan-el-Amar. L'abri est déjà à peu près occupé par des voyageurs et leurs montures. M<sup>me</sup> Ledoux, femme de notre consul général, a l'amabilité de nous céder sa table. Le diner d'amis qu'elle présidait vient de finir. Le consul d'Italie et un jeune docteur nous offrent les journaux du matin, partis de France il y a douze jours. La halte devient délicieuse. Ces dames, qui sont bravement montées sur la hauteur voisine pour y admirer les ruines qui la couronnent, nous racontent qu'il y a des fossés protecteurs, des arcs en ogive et d'autres en plein cintre. Le bon consul italien pense qu'il y eut là un poste militaire d'où on faisait la chasse aux brigands. Nous sommes de son avis, et pour conclure il nous offre un verre d'excellente bière. C'est rare dans le pays.

A trois heures nous chevauchons de nouveau, et les bêtes vont bon train. A la fontaine des Apôtres, notre zaptié demande son bagchich et nous fait ses adieux. Il va à Abou-Dis, son village, que nous voyons sur la montagne. Il rendra compte au cheik de sa mission et sans doute de son argent. Non loin d'Abou-Dis, à Fakkoury, fut l'antique Bahurim. Jusque-là Phaltiel accompagna en pleu-

rant son épouse Michol, qu'il devait rendre à David, et là Abner lui dit : « Assez, retourne chez toi ! » et Phaltiel s'en revint. Par là passa David fuyant devant Absalon, quand Séméi, parent de Saül, sortit pour lui jeter des pierres en le maudissant. Là se cachèrent dans un puits les deux émissaires qui devaient conseiller au roi de passer le Jourdain. La femme chez qui ils s'étaient réfugiés couvrit le puits avec un linge sur lequel elle faisait sécher des fleurs de tisane. « Ils sont passés en toute hâte, dit-elle, buvant à peine un verre d'eau ; » et elle sauva les fidèles du roi.

Nous traversons encore Béthanie pour arriver vers six heures à Jérusalem.

Samedi, 17 mars.

Je viens d'offrir le saint sacrifice sur l'autel du Calvaire. La sainteté du lieu m'a vivement pénétré. Quels souvenirs ! Je croyais voir arriver du côté de l'Orient un tumultueux cortège. Quatre soldats pouvaient à peine protéger l'un des condamnés contre la fureur de la foule. Qu'avait-il fait ? Sur une tablette portée devant lui était gravée l'histoire de ses crimes : JÉSUS DE NAZARETH ROI DES JUIFS. C'était écrit en trois langues, l'araméen ou la langue nationale, le grec qui était la langue usuelle, le latin qui était la langue des conquérants. Sous une auréole de sang, à travers les insultes que la brutalité des valets ou des soldats avaient multi-

pliées, la face auguste du divin Condamné rayonnait de calme, de douceur, de résignation et d'amour. On sentait que dans son abaissement il était plus fort que ses meurtriers. Tout respirait en lui la majesté d'un roi, d'un Dieu, et cependant il avait la faiblesse de l'homme, car on venait de requérir un paysan pour l'aider à porter l'instrument du supplice.

Du haut des remparts la foule indifférente et curieuse le regardait. Du doigt les mères le montraient à leurs enfants, comme Jean-Baptiste l'avait montré à Israël. Elles ne disaient pas : « Voilà l'agneau de Dieu, qui porte le péché du monde, » mais elles le contemplaient en pleurant, et il était bien cet agneau mystérieux, généreusement résigné à porter et à ôter tous nos crimes.

Au lieu même où j'étais prosterné, qui s'appelait le *lieu du Crâne*, les bourreaux s'arrêtèrent, peut-être sans avoir prévu d'avance le lieu de l'exécution et uniquement parce que Jésus ne pouvait aller plus loin. Dans ces coups de mains de l'effervescence et de la tyrannie populaire tout marche un peu au hasard, comme la violence<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Il n'est pas probable que le Golgotha fût le lieu ordinaire des exécutions. Le fait qu'un homme riche comme Joseph d'Arimatee y avait un jardin d'agrément ne milite pas en faveur de cette opinion. Quant à croire qu'il s'appelait Golgotha, parce qu'on y voyait les crânes des suppliciés, c'est méconnaître absolument les usages juifs, qui n'eussent pas toléré des ossements humains sur un lieu de passage et oublier que Golgotha signifie *Crâne* ou *lieu du Crâne*, mais non pas *des Crânes*.

La foule resta au bas de la petite éminence, du côté de l'Orient. A l'occident s'étendait le jardin de Joseph d'Arimatee à travers de grandes inégalités de terrain, la partie attenante au Golgotha étant plus basse que la partie s'éloignant vers l'occident, comme il est aisé de s'en convaincre en montant les degrés de la petite rue qui longe la mosquée Omariyeh, ou en visitant le patriarcat des grecs schismatiques.

On offrit aux condamnés une boisson étourdisante, mélange de vin et de myrrhe. Jésus y trempa ses lèvres, mais sans en boire; il voulait conserver toute sa liberté d'esprit au milieu des plus vives douleurs, et offrir son sacrifice sans éviter aucune de ses amertumes.

Ici même où je prie, on le coucha nu sur l'horrible lit de douleurs. Des clous fixèrent au bois ses membres frémissants. L'arbre de vie, avec son fruit sanglant, fut élevé lentement de terre pour retomber dans la fosse où il demeura planté, montrant à la foule tumultueuse et au ciel irrité le Juste courageux, résigné, magnanime qui entre ses bras réconciliait Dieu et l'humanité.

Naturellement les crucifiés durent être tournés vers la multitude qui était à l'Orient. Jésus mourut en regardant le temple où l'on immolait l'agneau pascal, figure prophétique et périssable du sacrifice universel et seul nécessaire qu'il offrait lui-même en ce moment. Le cri que j'entends sortir de son cœur nous dit ses sentiments : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! »

Autour de la roche sanglante des groupes se sont formés. Les soldats assis se partagent les vêtements des suppliciés et tirent au sort la tunique sans couture de Jésus. Les meneurs de ce sacrilège complot se rapprochent pour voir leur œuvre, et, triomphants, ils jettent une dernière insulte à la grande victime. Les deux brigands se joignent au sacrilège concert, mais l'un d'eux comprend ce qu'il y a d'odieux dans ces outrages et énergiquement il proteste, réussissant par ce bon mouvement à voler même le ciel. Cependant quelques amis s'approchent pour dire au divin maudit, dans leur regard plein de sympathie et de tendresse, qu'il y a encore des cœurs assez fidèles pour l'aimer dans son délaissement. Madeleine est là avec Marie de Cléophas et Jean le disciple bien-aimé.

Il y a aussi sa mère ! Quelle compassion !

Les soldats les repoussent brutalement. Mais, chassés vingt fois, ils se rapprochent encore. S'ils pouvaient de leurs mains pieuses soutenir cette tête aimée qui cherche inutilement un appui pour son dernier sommeil ! Les ombres de la mort commencent à l'entourer.

Le regard si doux et si pénétrant du Maître se voile. On dirait que l'éclipse atteint les profondeurs mêmes de son âme : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » O Jésus, est-ce vous qui avez dit ce mot ? Oui, et si je le médite je vois qu'il n'est pas un blasphème, mais le cri héroïque de votre amour éprouvé. Le Père vous abandonne, et vous ne le reniez point. « *Mon Dieu,*

*mon Dieu,* » répétez-vous pour nous faire entendre que sous les coups redoutables de sa justice vous n'avez pas perdu le sentiment de votre union intime et indissoluble avec lui.

Le soleil voile sa face, ces mêmes rochers que je touche de mes genoux s'entr'ouvrent, la nature entière est bouleversée. Jésus laisse tomber sa tête et meurt en disant : « Père, je remets mon âme entre vos mains. » Tout est accompli, les prophéties, l'expiation, le sacrifice, le salut. Et c'est ici même que tout cela a eu lieu !

En consacrant le pain et le vin mystiques, je viens d'en perpétuer le souvenir et la salutaire réalité. Car enfin l'Eucharistie n'est pas autre chose que Jésus saisi dans l'acte même de son sacrifice et continuant sur l'autel auprès du Père sa supplication puissante, son intercession miséricordieuse de la Croix.

A nous de le prendre et de le manger dans cet état de suppliant, d'hostie, de rédempteur. Voilà le seul pain nécessaire à la vie, pain céleste descendu en terre pour nourrir l'humanité. Celui qui se l'assimile par l'acte de foi et la communion morale dont la participation au sacrement est l'expression la plus complète, a la vie en lui. Ne possède-t-il pas l'Expiateur suprême qui supprime la mort ? Porter en soi Jésus dans l'acte de son sacrifice, n'est-ce pas opposer au Père le tout-puissant supplicateur contre lequel il ne peut rien ? Si j'ai péché par orgueil, sensualité, convoitise, révolte, n'ai-je pas le droit de réparer

l'offense en mettant en moi celui qui a été humilité, douleur, dénuement, soumission sans bornes? Je prends ma rédemption sur cette croix où il l'a attachée. Si, dans la balance de l'éternelle justice, je jette ses vertus, ses souffrances, son expiation, quel qu'ait été mon crime n'y a-t-il pas là plus qu'il ne faut pour lui faire un infini contrepoids? Le point est de formuler généreusement l'acte de foi et d'amour qui est l'unique moyen de saisir le pain céleste suspendu au nouvel arbre de vie. Que je voudrais le faire ici pour moi, pour les âmes qui me sont chères, pour l'Église, pour le monde entier! Je n'ai jamais senti Dieu de si près. La blanche hostie, c'était le corps décoloré du Maître; ce calice était bien celui de son sang vermeil. La liturgie mettait sur mes lèvres les belles paroles qui furent le dernier testament de Jésus : « Femme, voilà ton fils; et toi, voilà ta mère! » Je saluais avec effusion cette maternité universelle de Marie qui n'enlève rien à la médiation unique et seule nécessaire de Jésus. Et à travers ces pensées ou ce ravissement intérieur, mon œil stupéfait et plein de larmes était fixé sur la pierre même qui jadis avait été le théâtre de ces scènes sanglantes et salutaires. Je reviendrai ici une fois encore pour y offrir au Père ma mort, à quelque heure qu'elle arrive, en union avec cette mort expiatoire du Fils qui assure la vie à tous les croyants.

J'ai passé très heureusement cette matinée au Calvaire. Plus je fermais les yeux et plus je voyais.

Plus le silence se faisait autour de moi et mieux j'entendais toutes choses.

En rentrant au couvent, j'admire l'heureuse coïncidence qui m'a fait loger au lieu même où, avec le martyr d'Étienne, commence l'histoire de Paul. Après Notre-Seigneur, ce grand apôtre est la principale préoccupation de mon voyage. Comme j'ai essayé d'écrire la vie du Maître, je veux tenter d'esquisser l'histoire de ce disciple, dont la personnalité me passionne. J'espère le suivre dans la plupart des stations de son glorieux apostolat. C'est à la lapidation d'Étienne que son histoire commence. Cette lapidation eut lieu ici. Je sais bien que plusieurs le contestent, mais les fouilles qui se poursuivent sous nos yeux ont donné d'assez sérieux résultats pour faire prévoir que le dernier mot de la discussion restera à ceux qui sentent sous leurs pieds une splendide relique et veulent l'exhumer. On sait que vers le milieu du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle l'impératrice Eudoxie, femme de Théodose le jeune, chargea Juvénal, évêque de Jérusalem, de faire élever une église sur le lieu traditionnel où Étienne avait été lapidé. On devait y transporter les restes du glorieux martyr, retrouvés à Caphar-Gamala, et que de nombreux miracles, célébrés par les grands évêques de ce temps, recommandaient à la vénération de tous. Ils reposaient provisoirement dans l'église *première* de Sion. Le prêtre Lucien, qui donne cette indication, entend-il parler de la plus ancienne ou de la plus digne? En tout cas, il s'agit de celle du Cénacle.

La construction édiflée aux frais de l'impératrice fut, dit Nicéphore<sup>1</sup>, étonnante de richesse et d'élévation. Le point où on l'avait bâtie se prêtait d'ailleurs à mettre en relief la hauteur de ses murailles. C'était sur un monticule au nord, près des remparts de la ville. Évagre<sup>2</sup>, précisant davantage, dit qu'elle était à moins d'un stade (187 mètres). Si on en croit la collection bénédictine des *Analecta græca*<sup>3</sup>, la vaste construction aurait pu contenir dix mille personnes. Peut-être faut-il entendre cette appréciation, en apparence exagérée, de l'église et de ses dépendances, car elle fut entourée d'un couvent, φροντιστήριον, à la tête duquel Eudoxie mit elle-même un supérieur, ἡγούμενον. L'impératrice voulut y être ensevelie, ayant pourvu de son vivant à l'entretien de sa belle fondation. Tout pèlerin qui allait à la Ville sainte ne manquait jamais de visiter ce sanctuaire, souvenir d'une munificence impériale et surtout du glorieux diacre premier martyr de Jésus-Christ. Antonin de Plaisance, au vi<sup>e</sup> siècle, mentionne ce lieu où Étienne avait son tombeau, près du chemin, à un jet de flèche hors la porte à laquelle il avait donné son nom. Théodosius, malgré une erreur dans le chiffre qui fixe la distance, marque la direction de l'église d'Eudoxie, en dehors de la porte

<sup>1</sup> *H. E.*, xiv, 50.

<sup>2</sup> *H. E.*, i, 22 — Dans ce même passage l'historien observe qu'Eudoxie restaura les murs de Jérusalem.

<sup>3</sup> Édition de Paris, 1688, p. 67. V. Cotelier, t. II, p. 273, § 87.

de Galilée. Au xii<sup>e</sup> siècle, quand tout a été détruit, les pèlerins viennent encore sur des ruines vénérer les souvenirs pieux qui y demeurent attachés. Ainsi Sœvulf, en 1102, les avait retrouvés au nord, à deux ou trois jets d'arbalète des remparts. La grande basilique avait dû tomber sous le marteau de Chosroès ou du sultan Hakem. Il ne restait qu'un petit sanctuaire pour marquer le lieu du martyr. C'est près de cet oratoire que Robert de Normandie et le comte de Bretagne dressèrent leur tente durant le siège de Jérusalem.

Comment se fait-il qu'à partir du xiv<sup>e</sup> siècle, et surtout depuis 1480, une tradition, que rien n'appuyait, ait placé dans la vallée de Josaphat le lieu du martyr de saint Étienne, sans que nos gardiens de la Terre Sainte aient protesté? C'était une innovation grave, audacieuse, et qui avait le malheur, non seulement de rester inexplicable, mais surtout d'en laisser soupçonner d'autres non moins désobligeantes sur d'autres points.

Détail à noter : ce sont des dominicains, Ricoldi et Fabry, qui, sur la fin du moyen âge, contribuèrent le plus à égarer la tradition. Ce sont des dominicains, le regretté P. Lecomte, le P. Meunier et les autres, qui, par système de compensation, travaillent énergiquement à la ramener à son point de départ. Les fouilles qu'on fait ici, sous nos fenêtres, sont déjà très avancées. Une église mesurant avec son abside au bout de la nef principale trente-neuf mètres de long sur dix-neuf de large, a été mise à jour. On peut admirer encore la belle mosaïque de

ses nefs latérales. L'atrium qui la précédait et le sanctuaire fermé par un mur semblent indiquer qu'elle fut édiflée pour la liturgie grecque. La base de l'autel est en place. Des débris de colonnes considérables, un fût mesurant quatre mètres de longueur, des chapiteaux, des fragments de marbre de toute couleur répandus çà et là, un pavé de mosaïque plus grossière se prolongeant vers l'orient jusqu'à un vaste caveau où ont été trouvés des tombeaux marqués de la croix grecque et une tablette avec inscription portant le nom d'Étienne, n'est-ce pas déjà beaucoup pour autoriser à croire que nous sommes ici sur le lieu vraiment traditionnel où le premier soldat de Jésus-Christ a cueilli les palmes du martyr? Qu'importe que cette église soit celle d'Eudoxie ou l'une de celles qui, moins vastes, prirent ensuite sa place? Qu'eût fait ici celle dont nous voyons les restes, si elle n'avait pas eu un souvenir à honorer? Et quel eût été ce souvenir, sinon celui d'Étienne, dont le nom s'est déjà trouvé sur les ruines exhumées? Que me font des divergences insignifiantes sur la distance indiquée par des pèlerins qui prenaient pour mesure géométrique la portée très variable de l'arc ou de l'arbalète? Puisque, de l'aveu de tous, il faut chercher les souvenirs de saint Étienne au nord de la porte de Damas, plus au couchant d'après les uns, plus au midi d'après les autres; comme ni au couchant, ni au nord, ni au sud on n'a encore rien trouvé, il ne me semble pas trop présomptueux de dire que, jusqu'à nouvel ordre,

nous pouvons nous croire installés sur le sol vénérable où Étienne fut lapidé et où Saul, le regardant mourir, reçut, sans en avoir conscience, l'impression ineffaçable qui devait bientôt transformer toute sa vie. Le jeune pharisien avait l'âme généreuse, et, quel que fût son fanatisme, assis sur l'une de ces pierres que je regarde, il dut trouver surprenants et humainement inexplicables le calme du martyr au milieu de son supplice et l'héroïsme de ses sentiments vis-à-vis de ses bourreaux.

A coup sûr, le champ où Étienne était mort devint un lieu célèbre dans l'Église primitive. Il avait bu le premier sang que l'humanité versa en l'honneur de son nouveau Roi, et, comme fruit de la généreuse semence, Paul était né dans le sanglant sillon.

Samedi soir, 17 mars.

Les Juifs repeuplent insensiblement Jérusalem. On sait avec quelle impitoyable sévérité ils ont été cent fois chassés de leur patrie depuis Titus et Adrien jusqu'à nos temps modernes. Rien pourtant n'a pu leur enlever l'espoir d'y revenir tous un jour, pour y reconstituer un peuple et y poursuivre leur glorieuse mission sur la terre. Grâce à leurs puissants coreligionnaires d'Europe, ils ont ici des hôpitaux, une école industrielle, des établissements pour l'instruction des enfants, des synagogues nombreuses, de vastes édifices où ils

vivent comme dans des phalanstères. Ils se divisent en trois nations : les Séphardim, les Askenazim et les Karaïtes.

Les premiers, représentant les Juifs chassés d'Espagne et de Portugal à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, se séparent nettement de tous les autres. Ils prétendent descendre de David, et, comme leurs colonies espagnoles sont antérieures à la mort de Jésus-Christ, ils se déclarent étrangers au déicide national. Leur nombre est considérable. Ils ont neuf synagogues. Les Askenazim sont des israélites allemands, polonais et russes établis à Jérusalem autant par spéculation que par piété. Ils ont cinq synagogues, dont l'une, par sa coupole et ses proportions, peut lutter avec la principale des Séphardim. Les Karaïtes n'en ont qu'une. Ils n'admettent pas le Talmud et s'en tiennent à la Loi toute seule, ce qui ne les rend ni moins honnêtes ni moins pieux.

C'est aujourd'hui le jour du sabbat. Il y a pour nous un vif intérêt à rechercher le passé biblique dans ce présent d'un peuple qui, malgré toutes les violences, l'exil, l'oppression, les massacres, les prédications persuasives, l'évidence de l'Évangile, les arguments de la civilisation moderne, demeure aussi obstinément attaché à l'ancienne Alliance que si rien dans l'histoire n'indiquait sa fin irrémédiable et officielle. La première synagogue où nous pénétrons est aux Askenazim. On y dispose toutes choses pour la grande assemblée du soir. Quelques anciens font, chacun à son pupitre,

une sorte de cours ou de prédication libre. Les auditeurs sont nombreux. Leur attention soutenue, leur joie grave, l'épanouissement de leur physionomie prouvent que ces maîtres indépendants, en dehors de la hiérarchie, peut-être des novateurs chefs d'école, sont parfaitement goûtés. Il y a là des types d'hommes et surtout de vieillards qui auraient fait rêver Jordaens et Rembrandt. Ils ont tous je ne sais quelle foi illuminée, quelle majesté dans la douleur, quelle conviction d'être quelque chose, malgré la réprobation générale, qui inspirent le respect. Ils portent la tunique (*Chetoneth*) serrée par une ceinture (*Ezor*) et le manteau à manches (*Simla*). Le grand bonnet à poil est, au point de vue archéologique, une innovation malheureuse, j'allais dire sacrilège.

Les jeunes gens sont généralement chétifs. La coutume de les marier de bonne heure apauvrit cette belle race. Il est vrai que l'erreur est consacrée par un passé respectable. Nous savons que le roi de Juda, Joram, mourut à quarante ans, laissant un fils de vingt-deux, Amon. Celui-ci, à vingt-quatre ans, avait déjà un enfant de huit, qui se maria à quatorze. Mais peut-on comparer l'humanité d'aujourd'hui à celle d'autrefois? Les jeunes ménages actuels, où le couple réuni donne à peine un total de trente années, vivent sous l'autorité paternelle, sans quitter le foyer domestique. Ils peuvent ainsi grandir et se multiplier sans souci.